

# SALA D'OR

Sábado, 16 de Mayo de 1964

N.º 1

«Chaque fruit  
porte en lui sa  
propre pourriture,  
mais aussi sa  
propre chance de  
survivre».

Vintila Horia

## MANIFIESTO

(Sigue de la última conversación)... y es en Cala d'Or donde gentes de todas las nacionalidades y aun que no la tengan, les ofrecemos hospitalidad, conscientes de que no son más que hombres avanzados de cincuenta años sobre el resto de los mortales que todavía tenemos que cumplir el servicio militar) decidimos por el gusto de aprender, escribir.

Como suplemento del «Santanyí» y de todas aquellas tertulias en las que no tuvimos tiempo de contarnos «Tout ce que nous avons vécu, tout ce que nous avons pensé».

Y ello, hasta que nos cansemos —prometemos despedirnos— o nos prohiban.

En principio amamos a nuestro prójimo, todo, pero sentimos una pequeña alergia contra estos que se llaman entre sí gente sensata. Estos hombres infinitamente serios, sostenidos por otros sin sonrisa, capaces con toda seriedad —hace el caso— hundir el mundo en un caos, no sabemos todavía exactamente en nombre de qué. Ni ellos.

«L'apôtre Paul avait-il un emploi officiel? — Non, Paul n'avait pas un emploi officiel. — Avait-il une autre manière de gagner beaucoup d'argent? — Non, il ne gagnait en aucune manière de l'argent. — Était-il au mois marié? — Non, Paul n'était pas marié. — Mais alors Paul n'était pas un homme sérieux? — Non. Paul n'était pas un homme sérieux».

Kierkegaard

No pedimos nada. Ni apostolado, ni dinero. Con lo cual ya queda aclarado que no somos ninguna institución honorable.

Ofrecemos todo lo que está en nuestras casi vacías manos y con ello ya nos clasificamos como intelectuales o artistas, no por lo de ofrecimiento sino por lo de vacías.

Además, sol en verano, (en invierno hace muchos días de perro, pese al momento) paz y comprensión.

Y a todos quienes por un motivo u otro estuvieran relacionados con nuestro rincón de tierra, les abrazamos por encima de todas las ideologías y fronteras.

Creemos todavía en el hombre sin tópicos y en la mujer aunque los tenga.

Tomeu Pons

## ANTIMANIFIESTO

Pese a ser la suscripción en firme, no lo es ni mucho menos el compromiso de formalidad en las publicaciones. Como no hablaremos de fútbol (porque no queremos que nos crezcan las orejas) suponemos que esta falta de responsabilidad le deja a todo el mundo sin cuidado.



En estas columnas firman:

TOMEU PONS.— «Manifiesto», «Antimanifiesto»,  
pág. 3. «Cuento para niños», pág. 4.

GEORGES D'ANTHES.— «La dernière Thu'le»,  
pág. 4.

JEAN PARVULESCO.— «Raymond Abellio»,  
pág. 5.

FRANQUINET.— «Tu Cala d'Or», pág. 6.

CLAUDE DE HECKEREN.— «Lilas», pág. 6.

TITO SANS.— «Que descansada vida...», pág. 6.

## ALBERTO

He releído tu libro y he llegado a una conclusión que quizá tú comprenderás. Ahora que ya está todo o nada a tu alcance.

Loco de alegría grito:

—¡No creo en la muerte! ¡En tu muerte! Ni en la de nadie, durante cuya vida todo lo trascendente le fue tan familiar y querido (dolorosamente querido) como la luz de la noche resumido símbolo de toda tu preparación.

Tuya es la palabra:

«Unos se van y otros esperan.  
Muchos, son muchos los caminos,  
caminos que comienzan en el vientre de la madre,  
caminos que terminan  
en el vientre de Dios o en el diablo.  
Unos se van y otros esperan.  
La vida es amarilla como una manzana  
cortada en primavera  
y en otoño poseída.  
Muchos, son muchos los caminos.  
La muerte nos munda  
y el aire deja nuestra pulpa,  
esta nuestra tan necesaria a los labios de Dios  
de amor resecos de ira agrietados.  
Unos se van y otros esperan.  
Muchos, son muchos los caminos.»



# La dernière Thulé

Lorsque Tomeu Pons, notre vénéré directeur et ami, me demanda de confesser dans ses colonnes l'envoûtement extatique et baveux où me plonge Cala d'Or chaque fois qu'il m'y invite, la tâche me sembla facile et je tardai à m'y mettre.

Tant il me paraissant aisé de peindre l'évidence: la mélodie du bleu, des verts et des blancs sur fond de lave, le frémissement de l'eau somnolente ou sa chanson, l'air serein, subtil, la communion secrète des choses et des gens, et des gens entre eux, grâce aux choses...

Sornettes! Billevesées! Coquecigrue! En commençant de déflorer mon papier, je vis que l'extase me fuyait, ou plutôt, que, si je parvenais à la reconstituer, j'étais incapable de l'analyser, de la traduire.

Et que, cédant au goût, fait de tendresse, de gratitude et de volupté que je porte à la Mer, je ne parlais pas de Cala d'Or mais de n'importe quel littoral méditerranéen.

Or il n'y a rien de plus traître qu'un littoral! Dix minutes de train, de voiture —sans même parler des monstruosités par quoi les sorciers de notre siècle maudit ont remplacé l'innocent balai— et on retrouve la terre, son magnétisme malsain, ses poussères et ses bourgeois.

C'est le Titi —dont j'aurai maintes fois à parler dans ce journal où licence nous est donnée de tout dire, à condition que ce soit Vrai!— c'est le Titi qui me fournit le mot-clé que je cherchais:

Dis, Papa! Cala d'Or, c'est une île? Bien sûr!...

Les représentants en mercerie-bonneterie, les fonctionnaires, les demoiselles du téléphone prétendent que c'est Majorque, l'île!

Les savetiers, les bergers, les clochards, eux, savent que Majorque est un continent.

Et que Cala d'Or est une «vraie île», comme celles dont rêvent les enfants, avec Ulysse, Stevenson, Gordon Pym, l'île où nichent les vrais trésors, où nicher les amours vraies.

**Pindare se trompait...  
Peut-être se trouve-t-il à Cala d'Or, «le chemin qui mène chez les Hyperboréens...»**

Cala d'Or est donc une île. Elle tire de cette qualité rare à la fois le charme qu'elle exerce sur ses fidèles et la transmutation qu'elle opère, parfois, en donnant au banquier, au trafiquant, au notaire, à l'épicière en gros ou en détail et à leurs «dames» un peu de cette âme farfelue que les familles bourgeoises et bien pensantes reprochent éternellement au poète-canard qui dépare une portée d'honnêtes poussins.

Ils arrivent sans méfiance, ces bons touristes!

Avec leurs complexes nationaux, politiques, voire raciaux, avec leurs chemises plus ou moins colorées et leurs sandales de cuir cossu aux semelles de crêpe plus ou moins épaisses, selon que leur longitude d'origine se situe plus ou moins à l'Est du Méridien de Greenwich.

Au premier coup d'oeil, il est impossible de distinguer des autres ceux qui vont être touchés par la grâce: ce n'est pas une question d'âge, de fortune, de sexe ou de kilos.

Non!

Ça se passe en-dedans et se décide très vite.

Les imperméables à l'insularité trouveront aussitôt des compatriotes ou des collègues. On les verra pendant quinze jours, trois semaines, traîner une fesse maussade, un nichon hermétique, un naseau insolent, rétif à l'huile d'olive, une lèvre autrichienne. Ils repartiront à l'heure dite avec deux douzaines de cartes postales qui jauniront dans un tiroir et quelque «récuerdo de Mallorca», délire d'humoriste.

L'inconscient qui pique la tarentule, lui, met aussitôt sa Mercedes, sa Bentley, sa 2 CV ou sa Vespa au garage; il achète une paire d'«alpargatas», oublie de se raser et part le nez au vent, l'oeil inquiet: il pressent que Pindare se trompait et qu'ici, peut-être, se trouve «le chemin qui mène chez les hyperboréens»...

Un sûr instinct le conduit tout droit à l'un des deux ou trois centres initiatiques de l'île: dans la boutique de Fernando, par exemple...

Il dira s'appeler Sven, Charley ou Wilhelm.

Maria, Gertrud lui feront une place, par terre, autour d'une assiette d'olives amères et d'une bouteille sans fond de rosé de Felanitx.

Il expliquera son goût persistant, en dépit du négoce, pour la peinture sur écorce, la céramique existentialiste ou le vers sans pieds.

Deux jours plus tard, il achètera un terrain.

Ou il s'enquerra des moyens d'existence, à Cala d'Or, l'hiver...

S'il n'a fils, frère ou grand-mère à

qui confier ses intérêts continentaux; si ses «talents» sont, vraiment, par trop ésotériques, il partira, bien sûr!

En reculant son départ au delà des dernières limites raisonnables. Il laissera son cœur à Cala d'Or en échange d'un grain ou d'un boisseau de folie.

Un an, dix ans après, il reviendra comme s'il était parti la veille...

Et sera le bienvenu dans la dernière Thulé de l'Esprit.

Georges d'Anthès

## AUTODEFENSA

**Decididamente. Sobre un pedestal enorme de misericordia, los locos (así nos llaman) de esta redacción, contemplan sonriendo el paso de los enanos a sus pies.**

**Valorizamos en su grado máximo todos los aspectos modernos de la cultura en cualquiera de sus manifestaciones, y estamos dispuestos a discutirlo con camisa o sin camisa, a pie o a caballo con quien sea.**



**Y de paso, aconsejamos a quien se sienta público (nadie nace público, se hacen ellos mismos) que duerman con una almohada lo suficiente dura para que el retraso mental se les corra hacia adelante.**

**SECCION DE ARTISTAS DESESPERADOS.**

## Cuento para niños

### Breve historia de un poeta crucificado

**El poeta era débil, encorvado, como un arbusto tiernamente pisado por un caballo.**

Había leído en la caligrafía paralela de todas las lluvias, y en el religioso balbuceo de todas las estrellas. (sin Decálogo).

Conocía la sed del sol y el frío de las altas montañas.

Y andaba.

Trenzando las ramas tiernas de los altos árboles (hombres y dioses).

Dibujando, cuando cruzaba los antiguos pueblos, en las paredes interrogantes.

Era de azabache (negro de imposiciones) pero calzaba sandalias de plata.

Y sus ojos brillaban siempre persiguiendo las afirmaciones válidas. Manejadas como hachas recortando el aire a ras de sus espaldas.

Grandes estandartes flotaban contra su cara; cruces y símbolos peinaban sus cabellos.

Y grandes hombres —como los árboles— ¡Gritando! ¡Gritando!

Ofreciendo el fruto maduro de sus convicciones (intereses de barro).

No había en su sendero culebras ni faisanes.

Y avanzaba.

Porque en el destino de nadie está escrito: morir.

Solo existe el asesinato.

Caballero sin montura —se perdieron todas en la Edad Media— ni espada, ni casco.

Solo una pequeña pluma (en su sombrero de fieltro barato), apoli-

llada, en la que todavía los colores componían un salmo: libertades.

Tosía porque a veces el humo de las fábricas y los inciensos lo ahogaba.

Dirección a seguir: ninguna.

Solo el eterno bosque poblado de imágenes y propaganda.

La desidia y el inevitable paso.

Le llamaban a grandes voces los cuervos y los pelicanos.

En toda su vida no había dicho más que una palabra: ¡dejadme!

Y una tarde.

Indignados los sempiternos pregoneros de no ser escuchados.

Cayeron sobre él llevando cuchillos de historias en sus manos y lo crucificaron en el suelo como una piel de cordero en Pascua.

El poeta murió sin un gemido, con el pecho abierto como una ventana en el dormitorio de un enfermo de asma.

Lo desnudaron.

Y lo tendieron luego boca arriba para que aún muerto se confesase.

Le dieron la extremaunción.

Y lo mandaron al infierno en un ataúd de madera llamada: caridad.

En los bolsillos de su traje aparecieron muchas páginas en blanco. Solo en una de ellas escrita una frase:

«Porque, o con los rusos, o con los americanos? Si lo que yo amo es la filosofía tibetana» (Drieu de la

Rochele).

Tomeu pons



# Raymond Abellio

ou le dernier instant de la tragédie occidentale

**"Le monde n'a plus besoin  
des anciennes paroles"**

**Raymond Abellio**

Le dernier degré de la tragédie, c'est quand tout devient impossible, et quand, en nous-mêmes et dans le monde, on est soudainement amené à comprendre que, selon la parole terrible de Raymond Abellio, «le monde n'a plus besoin des anciennes paroles», parce qu'il nous apparaît qu'il est également impossible de vivre, impossible de mourir, impossible d'aimer; mais impossible, aussi, de ne pas se survivre.

Dans quelques jours, le plus grand romancier européen des temps de la fin, Raymond Abellio, se trouvera présent parmi nous, à Majorque. Nous faudrait-il y voir et reconnaître un signe des temps? Raymond Abellio se rend à Majorque pour s'entretenir avec certains de ceux qui comprennent sa pensée et s'efforcent de suivre le cheminement secret de son expérience spirituelle. Il y vient pour nous dire où en est, à l'heure actuelle, son travail visible et le travail de l'invisible en lui; nous faire savoir, de vive voix, quelles sont, encore et toujours, ses plus secrètes espérances et, face à celles-ci, quelles vont être les nouvelles grandes nuits dont le monde d'aujourd'hui appelle inexorablement la juste venue.

Mais ces nuits ne viendront peut-être pas, au contraire. Car, écrit Raymond Abellio dans «Les Yeux d'Ezechiel sont ouverts», et il doit en savoir à coup sûr quelque chose, «...il se prépare hors du monde des épousailles inouïes...».

Et comment saurais-je dire, en quelques mots, ce que veut être, dans son œuvre aussi bien que dans sa vie, un homme comme Raymond Abellio?

Dans «Les Yeux d'Ezechiel sont ouverts» son premier roman de grande importance — ou, en tout cas, le roman qui l'a fait connaître, et à partir duquel on a commencé à le prendre pour ce qu'il est en vérité — Raymond Abellio se définit lui-même comme il suit, et cette prise de position, qui éclaire décisivement le sens ultime et le secret de l'ensemble de sa tentative, constituera, aussi, la base immuable de son travail ultérieur, de tous ses engagements spirituels d'aujourd'hui:

«J'ai toujours écrit pour activer la bagarre, pour retourner toutes les cartes truquées de ces gens-là.

Mais je le savais plus ou moins. Aujourd'hui je le sais. Aucun homme ayant un peu le goût de l'absolu ne peut plus s'accrocher à rien. La démocratie est un dévergondage sentimental, le fascisme un dévergondage passionnel, le communisme un dévergondage intellectuel. Aucun camp ne peut plus gagner. Il n'y a plus de victoire possible. Alors, autant souhaiter que la terre soit débarrassée tout de suite de ces insectes de termitière dont la bêtise est choquante.

«Je ne pars pas à la recherche des solutions, je pars à la recherche de problèmes. A la recherche de situations nouvelles. C'est pour cela que je suis romancier, et romancier de la destruction. Seul le roman peut dire aujourd'hui la vérité totale, au-dessus des partis, et cette vérité est destructrice. Le canal du roman est devenu le seul qui permette la distribution des poisons et des anesthésiants dont le monde a besoin pour crever dans un paroxysme de bonheur. Quand Iaweh pense aux innombrables foules à qui il va mettre le feu aux tripes, il promet ceci au Prophète: Je les enivrerai pour qu'ils se livrent à la joie. Ce sera le feu diluvien, bien entendu, et ce n'est pas un blasphème de dire que ce feu rongeur, qui fera de l'homme un démon jouisseur et extasié, sera le suprême don de Dieu à la masse des peuples. En tout cas, c'est ainsi que je le vois. Jouir et souffrir, toujours ensemble. Et cela passe par nous. C'est nous qui en sommes les distributeurs. Car la vérité totale est un anesthésiant pour les faibles et un alcool pour les forts...».

Et c'est ainsi que la conclusion directe de ce raisonnement «idée grandiose» s'il en fut, nous apparaît comme de par elle-même évidente et même, en quelque sorte, comme fatalement nécessaire: «...rassembler tous les romanciers du monde, je veux dire les vrais, une dizaine ou une vingtaine, dans une mê complicité organisée...».

Car, dit Raymond Abellio, «...le meilleur moyen d'assister à la destruction et de s'en tirer est encore celui de la diriger...».

On ne saurait certes pas être plus clair tout en prenant moins de risques.

Si Raymond Abellio se bat encore pour quelque

chose, c'est, de toute évidence, pour le remplacement salvateur de l'esprit de la politique par une certaine grande politique de l'esprit, dont Nietzsche lui aussi avait longtemps rêvé. Or c'est un fait, tous les grands rêves du visionnaire de Sils-Maria ont fini par se trouver accomplis, et c'est précisément ce sur quoi, secrètement, l'Europe en est tout-de-même venue à se survivre à elle-même depuis la fin du siècle dernier.

Nous ne l'aurons jamais assez dit, la politique, aujourd'hui, est faite et se trouve occultement déterminée par des engagements et des pouvoirs impliquant, en eux-mêmes, la dévastation, le crime et la honte, la désintégration de plus en plus accélérée de l'histoire et de la conscience de notre propre liberté, de notre dernière chance de délivrance et de salut. L'esprit, lui, qui ne se manifeste ni ne se donne à être autrement que dans le sens d'une volonté d'unité chaque fois oecuménique, œuvre, visiblement aussi bien qu'invisiblement, pour la réintégration finale de toutes les valeurs qui lui appartiennent dans une communion transcendente de liberté absolue et de grâce dont le centre, un jour, brillera au milieu de nous, à visage découvert et «plus resplendissant que mille soleils». Car ce qui doit être fait sera fait.

En effet, le seul problème salvateur, le seul problème fondamental du monde d'aujourd'hui est celui de la naissance tragique d'une sur-humanité, la naissance d'un nouvel Occident du monde sur les bords même de l'abîme final. Ce problème est également celui qui hante les profondeurs ultimes de l'œuvre de Raymond Abellio.

Celle-ci, dont l'heure est enfin venue, porte en elle le secret vivant et les pouvoirs de vie de tout grand œuvre à venir, les pouvoirs secrets de ce que Maurice Blanchot avait appelé «le livre à venir».

Après «Heureux les Pacifiques», paru en 1949, Raymond Abellio a écrit deux autres romans, «Les Yeux d'Ezechiel sont ouverts» et, tout dernièrement, «La Fosse de Babel». Parmi ses essais, il faut surtout connaître «Vers un nouveau Prophétisme», «L'Assomp-

tion de l'Europe», et, en deux volumes, «La Bible, document chiffré»; actuellement, il est sur le point de finir un grand traité d'anthropologie génétique.

Il y a certains faits prémonitoires qui ne sauraient absolument pas mentir.

Quelle clarté vive, quelle clarté essentielle nous faut-il tenter d'approcher dans un fait aussi chargé de sens que celui de la venue de Raymond Abellio à Majorque?

A son tour, Raymond Abellio se trouverait-il donc, lui aussi, circulairement, vertigineusement attiré, comme vers le centre d'un maëlstrom aux écumes de neiges, par le trop clair mystère occidental de Cala d'Or, pôle magnétique de l'île de Majorque et, à partir de Majorque, occultement, épiscapital de toutes les grandes déflagrations spirituelles à venir, qui seront solaires ou souterraines selon qu'elles auront à suivre les voies de la main

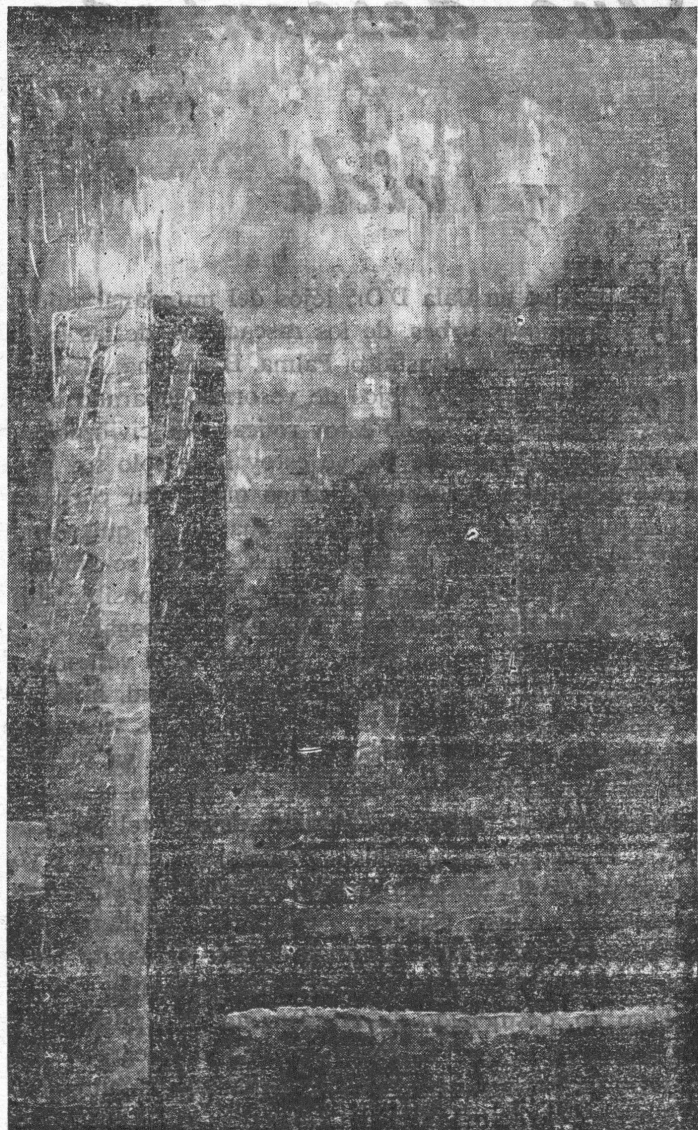
droite ou celles de la main gauche, du Shamballa des hauteurs ou de l'Agarthi des abîmes?

Aussi Raymond Abellio écrit-il, quelque part, que «...tous les hommes, aujourd'hui, rêvent d'un endroit inaccessible où ils pourraient s'enraciner en eux-mêmes et dans un autre être, un seul...».

Car c'est bien par l'enracinement au centre secret de nous-mêmes et d'un être autre que nous ferons un jour, et comme si de rien n'était, que l'essence vienne à précéder une autre fois l'existence, et c'est dans le retour à l'ensoleillement intérieur des choses qui sont de par elle-mêmes que nous nous savons appelés à reconnaître, en nous, la nouvelle remontée de l'être et le jour nouveau de notre propre retour au feu central de la terre.

Et dans ces temps qui viennent, il y aura des changements immenses.

JEAN PARVULESCO



Alain Bocher, «La Tour de Babel», hommage à Raymond Abellio. Toile vert émeraude, faite à Cala d'Or, en novembre 1963. Parlant du pilier de braise qui conduisait Israël dans les plus occultes voies du désert de l'amour de son Dieu, le Livre de l'Exode écrit, précisément, que cette haute flambée dans les airs était là «...afin qu'ils puissent marcher de jour comme de nuit...». Ainsi en est-il aussi, tragiquement, de notre propre marche.



# TU CALA D'OR

Fù tanto anni addietro, quando esisteva ancora il culto della bellezza, e, non come oggi, quello del cemento.

Fù un gran signore quello che ti scoprì. Un poeta che dipingeva e disegnava. Però, un giorno, più non seppe dipingere e disegnare. Gli mancò la ispirazione. E si pose, come tutti i latini, sul cammino delle scoperte. E trovò la sua: Cala d'Or. Cala d'Or sorse e, ora, vive bella, pura, infinita.

«La fiamma è bella», disse d'Annunzio ne «La figlia di Iorio», tragedia pastorale. «E tutta di verde mi voglio vestire». Cala d'Or fù, ed è, la opera di altro poeta. Vestita di fiamma e verde.

In quante persone siamo giunti qui? Perchè? Per la pace, la tranquillità e l'orizzonte mediterraneo, dove il sole c'è sempre: nel cielo e nelle anime.

Tu, Cala d'Or, il mondo ti conosce. Inglese, francesi, tedeschi, americani, italiani, etc. Quanti ambasciatori, sparsi ovunque, cantano la gloria tua!

Cala d'Or non ha una spiegazione. No, come la braccia, che mancano, della Venere di Milo, come il miracolo di Michelangelo che, a diciannove anni, scolpì la pietà.

Si, i miracoli sono. E Cala d'Or ne è uno.

Grazie, José Costa!

FRANQUINET

## Que descansada vida

El que vive en Cala D'Or, lejos del mundanal ruido, de las tumultuosas urbes, de los rascacielos, de las cafeterías, de los cines y el asfalto, Palma, Barcelona, Madrid, que feliz estoy sin veros lejos de vosotras separado kilómetros y kilómetros. Yo no estoy rodeado de civilización, de reglas y usos sociales, no, yo estoy libre solo soy prisionero del mar y del sol. No tengo que llevar corbata, ni chaqueta, ni pantalones (largos), cuando no quiero no saludo a estos amigos de tantos años, nadie se enfada. Hay bares eso sí, la soledad sin bares no es posible, allí entro, bebo, me voy y no pago, algún día ya pagaré...

¡Ah, Si el tiempo pudiera ser parado! Si el verano no llegara con todo su extravagante turismo! Huid, huid almas solitarias, que quereis la olas del mar, los vientos y los bosques para vosotras solas, vuestros días ya se han acabado, pronto los locos vendrán. Ah! Tiempo si pudiera detenerte! ¡ah, turismo, si pudiera degollarte! ¡ah, Cala D'Or, si pudiera separarte! Si pudiéramos huir tú y yo solos donde nadie nos encontrara, allí un rincón en el cielo donde ni siquiera Gagarin y la Paulova pudieran llegar! Si acaso que viniera también alguna alemanita para poder cambiar impresiones sobre tanta maravilla.

Pero no, desdichado de mí, esto no será posible, ya se acercan, ya se oyen los claros berridos. ¡Alegraos! los que vivís de los ingleses, suecos, franceses y compañía. ¡Esta es vuestra hora! ¡Son las vacas gordas, el momento de llenar vuestras cuentas corrientes, reid, bailad...! para mí en cambio he perdido a Cala D'Or, me pierdo yo mismo, yo lloro.

TITO SANZ

Nota de la Redacción: Este articulo de nuestro paisano, pese a lo del «degüello» que creemos una exageración, se publica en un sitio donde hasta el último mono —existe— vive del turismo.

A nuestro sentido del humor pretendemos que le sea difícil fijarle los límites.

## LILAS

C'est un pays que j'aime avec du soleil blond  
Comme sont tes cheveux: un pays sans nuages  
Sous le ciel de tes yeux clairs d'un matin profond,  
Ile inconnue dont seul je connais les rivages.  
Elle a le parfum, la tiédeur du corps natal  
Et je baigne mon front dans le creux de cette anse  
Formée par tes genoux. Loin du monde brutal,  
C'est le jardin secret où fleurit notre enfance  
Avec du lilas mauve, avec du lilas blanc  
Mêlés comme nos cœurs. Chaque jour, j'y explore  
Cachés par ta pudeur, et moi-même en tremblant,  
De nouveaux coins radieux sous une neuve aurore.  
A toute volée carillonnent les lilas  
Pour redire à nous seuls le merveilleux secret.  
Jamais dans ce pays ne sonnera le glas,  
Car l'amour éternel jamais n'a de regret.

CLAUDE DE HEECKEREN

## Galería de monstruosidades

Tierra que visitares, costumbre que adoptares.

Cala d'Or es un sitio preestablecido en el que no se necesitan aventureros.

Toleramos todos los vicios pero no las imbecilidades.

Entendemos por ello, en este caso, toda pirueta arquitectónica que no se sujete a un estilo querido y adoptado a satisfacción de los que en él vivimos.

Para que nuestros arquitectos y paisanos quieran experimentar lo que copian en las revistas, ancha es Castilla y el litoral interminable. Que vayan a otra parte.

A partir de hoy en esta sección aparecerá fotografiado con el nombre del propietario, arquitecto y aparejador toda obra que no se sujete a nuestro gusto.

—¡Caramba!

Exactamente, señores. ¡Caramba!

Y ya se apañarán Vds. para saber el que tenemos. No es difícil.

## THE PAELLA

The paella —which is to spanish cooking what boiled cabbage and white sauce are to the english one— is better made in the garden, on an open fire.

Mind the pines.

Buy: two earthenware saucepans (in order to have one left after you break the other)

some onions, ripe tomatoes, garlic, green peas, herbs, fish, bits of chicken and, generally speaking, anything that looks eatable —or doesn't— from snails to rabbit's head if it is sold to you with the teeth: in case the front part of the mouth is cut, the head is prob-

ably a cat's one.

The fish should be fresh and it's easy to find out if you have a point for comparison. In Cala d'Or, you won't: the good fish is bought by the hotels. As it is, yours will probably stink when raw. Afterwards, it doesn't matter. Don't buy any «gambas»: they're awfully expensive to throw away.

Well. Then you chop all the vegetables and fry them with the meats in burning hot olive oil (mind your legs). When it makes a jolly mess, add one coffee cup of rice per person, the fish and, finally, one and a half cups of water for one of rice.

Wait.

One of two things will happen:

1) there will soon be no more water; the rice will be raw and, if you insist, it'll burn black.

2) You'll probably think it wise to add more water and you'll get a sort of creamy mess nobody will want to taste.

You can then either open a few nice, healthy tins of sardines, or if you still insist on having paella, go to a restaurant: you will probably find the abomination pretty good after an hour waiting and several drinks.

Anonymous



COPYRIGHT CALA D'OR

DIRECCION:

Tomeu Pons. CALA D'OR (Mallorca)